

L'homme qui détestait le golf ou la jalousie obsessionnelle

Aurélien Boivin

Numéro 156, hiver 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2010). Compte rendu de [*L'homme qui détestait le golf* ou la jalousie obsessionnelle]. *Québec français*, (156), 95–97.

L'homme qui détestait le golf ou la jalousie obsessionnelle

PAR AURÉLIEN BOIVIN*

DE QUOI S'AGIT-IL ?

L'homme qui détestait le golf est un polar qui marie habilement comédie et tragédie, réalité et fiction, car les lecteurs assistent à une histoire finement présentée dans laquelle le narrateur, non sans humour et ironie, en donnant un rôle à un ancien premier ministre du « plus meilleur » pays du monde » (p. 17), rappelle certains événements qui ont marqué l'actualité, dont le scandale des commandites sous le règne des libéraux fédéraux, le scandale de l'auberge de Grand-Mère, dit communément le « Shawinigate ». Un meurtre à l'explosif est commis sur un terrain de golf grassement subventionné avec l'argent des contribuables, à Sainte-Aline-des-Lacs. Ce terrain est situé au cœur même du comté du « p'tit gars de Shawinigan », Jean Chrétien, qui serait personnellement intervenu, après avoir vendu ses parts dans ce complexe, pour que le nouveau propriétaire puisse obtenir une aide financière qui servirait à finaliser la vente de l'auberge et du golf attendant et ainsi à payer le député.

Sous les traits d'un véritable Sherlock Holmes, le sergent-détective Desmond D. Drummond, « un authentique Anglais d'Angleterre » (p. 7), qui participe à un échange avec la Sûreté du Québec, rue Parthenais à Montréal, pour perfectionner son français, est chargé de l'enquête. Il est très tôt convaincu de la culpabilité de Denis Dupré-Dumont, un chimiste à l'emploi d'une importante compagnie pharmaceutique qui aurait trafiqué des balles de golf, marquées Jean Chrétien, qu'il a reçues en cadeau d'un copropriétaire du club de Sainte-Aline-des-Lacs, en leur injectant une dose de nitroglycérine. Mais personne dans l'entourage de l'enquêteur stagiaire ne partage cette conclusion. Le meurtre serait plutôt un attentat politique, selon ses supérieurs, qui confient alors l'enquête à la GRC, sans toutefois que Drummond abandonne : il garde contact avec le chimiste, joue de temps en temps une ronde de golf avec lui.

LE TITRE

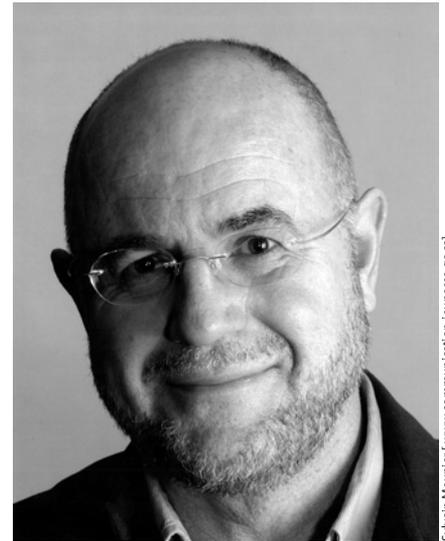
Le titre du roman fait référence à la haine que voue le meurtrier pour le golf, sport qui, à ses yeux, n'en est pas un. Dans sa longue confession, Dupré-Dumont avoue une bonne dizaine de fois qu'il détestait le golf (p. 56, 130), comme le diable (p. 57), qu'il « le détestai[t] avant, [qu'il] le déteste encore plus aujourd'hui » (p. 144). Ce sport est, à ses yeux, synonyme de lâcheté. Bien plus, dans son vocabulaire imagé, « [l]e golf est au sport ce que la masturbation est à l'érotisme » (p. 35) ou il est « aux sports de balle ce que le massacre des blanchons au gourdin est à la chasse encore que cette dernière activité exige infiniment plus d'énergie et qu'elle ne soit pas dépourvue de péril, surtout quand un Beatles intoxiqué débarque sur votre banquise à la tête d'une bande d'hystériques » (p. 24).

LE DÉCOR (LE LIEU)

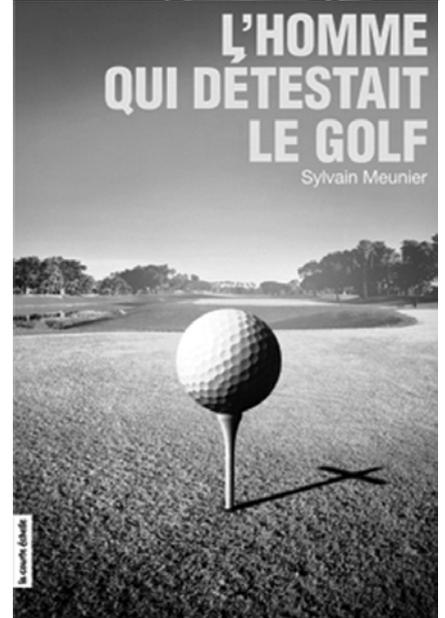
L'homme qui détestait le golf se déroule en bonne partie à Montréal et en banlieue, tant dans le 514 que dans le 450. Si Dupré-Dumont habite et travaille à Montréal, son ex-maîtresse, Candice Grosleau, qui travaille pour la même compagnie, à titre de représentante de médicaments, habite Longueuil (p. 80), où il se rend à quelques reprises. Les protagonistes se déplacent en outre d'un terrain de golf à un autre, le Mirage de Terrebonne (p. 75), la Basilique du golf à Laval (p. 87), celui de Beaconsfield (p. 128), puis celui des Chênes dans la région de Granby, sans oublier celui de Sainte-Aline-des-Lacs, où se produit le meurtre du copropriétaire.

LE TEMPS (OU LA DURÉE)

L'intrigue s'amorce en avril d'une année qui n'est pas précisée, si ce n'est qu'elle est postérieure au scandale des commandites et à « la contre-performance de Jean Van de Velde à la fin de l'Omnium britannique de 1999 » (p. 155). Rien ne nous dit que le temps de l'intrigue n'est pas celui de l'écriture du roman. Le sergent-détective Drummond, au début



Sylvain Meunier | www.communication-jeunesse.qc.ca



Publié en 2007, dans la collection « Roman+ », à La courte échelle, *L'homme qui détestait le golf*¹ a valu à Sylvain Meunier le prix du roman policier de Saint-Pacôme en 2008. La même année, le romancier a été finaliste au prix Arthur-Ellis avant de remporter en 2009, l'année même de la publication du roman en format poche, le prix littéraire des enseignants (catégorie roman).

du roman, est arrivé au Québec depuis quatre mois, soit depuis janvier. Habitué en Angleterre de jouer au golf toute l'année, il trouve le temps long. Juste avant l'arrivée de l'enquêteur, Dupré-Dumont a fait la rencontre, lors du party de Noël, de Candice Grosleau. Il lui sauve la vie, du moins le laisse-t-elle entendre, lors d'un début d'incendie dans un magasin à grande surface, grâce à son nez de chimiste. Il entreprend alors avec elle une relation, qui est bientôt interrompue quand la jeune femme au corps de déesse refuse de s'attacher. Elle ne lui reviendra que 134 jours plus tard, soit en septembre. Entre-temps, il s'achète une auto afin d'épier les allées et venues de celle qu'il aime toujours. Il la surprend au bras de Pierre dit Pit Pichette, un urologue, amateur de golf comme elle. Il suit le couple, provoque un accident sans conséquence, si ce n'est que l'urologue, copropriétaire d'un terrain de golf, lui remet sur les lieux de l'accident une carte cadeau lui donnant accès à une ronde de golf au club de Sainte-Aline-des-Lacs. Il décide alors de se mettre à ce sport, qu'il pratique tout l'été avec Pichette. C'est l'avant-dernier vendredi du mois d'août (p. 110) qu'il planifie le meurtre de son partenaire. L'enquête policière s'amorce alors. Convaincu de la culpabilité de Dupré-Dumont, Drummond multiplie les rencontres avec lui. C'est dans la nuit du 26 au 27 avril suivant que Dupré-Dumont, revenu avec Candice, rédige sa confession et la poste le matin même (p. 148).

LA STRUCTURE

Le roman est composé de trois parties numérotées. La première, intitulée « L'obsession du sergent-détective Drummond », sert d'introduction ou de prologue. Le lecteur y fait la connaissance de l'enquêteur stagiaire, convaincu de la culpabilité de Dupré-Dumont, bientôt écarté de l'enquête. La deuxième partie, nettement plus longue, correspond au développement. C'est, comme le laisse entendre le titre, la confession écrite du meurtrier qui avoue son crime, qu'il raconte dans les moindres détails, en se permettant même des incartades dans sa vie privée. Cette confession se veut, dans l'intrigue, l'ultime étape des rapports entre Drummond et Dupré-Dumont. Elle est racontée en quelques heures, mais le meurtrier y évoque, par analepses, divers événements de son existence. La troisième partie ou la conclusion donne à

lire, comme son titre l'indique, le rapport du sergent-détective qui s'inspire de la déposition que le meurtrier a rédigée « avec le même soin » (p. 147) qu'il avait apporté à sa confession. C'est dans le rapport de l'enquêteur que l'on apprend l'arrestation du coupable, mais aussi la mort de Candice après la tentative de suicide ratée de Dupré-Dumont.

LES PERSONNAGES

Denis Dupré-Dumont. « [P]arfait gentleman » (p. 147), Denis Dupré-Dumont, âgé de 40 ans (p. 42), est chimiste dans une compagnie de produits pharmaceutiques montréalaise. Il a grandi à Longueuil, fait des études en sciences et obtenu un doctorat dans une université new-yorkaise (p. 35), en même temps que Charlotte Chalifoux-Chouinard, avec laquelle il entretient une relation amoureuse, interrompue avec le départ de la jeune physicienne pour la Suisse. Il aurait certes pu l'accompagner, car une multinationale spécialisée dans les herbicides et les pesticides lui avait offert un poste, qu'il décline de peur d'être condamné à « contribuer [...] à l'amélioration des terrains de golf » (p. 37). Écologiste, il est convaincu qu'« il est ignoble que, sur une planète où la famine sévit sans discontinuer, on n'éprouve aucune honte à sacrifier de vastes terres arables au culte de la petite balle » (p. 36). Amant de Candice Grosleau, il met au point, torturé par la jalousie, un plan presque diabolique pour se débarrasser de son rival, tout en laissant croire à un attentat politique, voire terroriste. Mais il est vite soupçonné, car il est un indépendantiste avoué, sans avoir jamais adhéré toutefois à un quelconque mouvement séparatiste, à l'exclusion d'une participation à la fête de Saint-Jean en 1990, au lendemain de l'échec du lac Meech. Il attache une grande importance aux questions environnementales, reprochant au golf d'être un sport qui utilise par joueur 1,4 hectare d'espace vert, soit 23 fois plus que le foot, qui se contente « d'environ 0,06 hectare par tête de joueur » (p. 39).

Desmond D. Drummond. Sergent-détective britannique en stage à la Sûreté du Québec à Montréal, dans le cadre d'un échange entre les deux corps policiers (p. 16), il a choisi le Québec pour y approfondir ses connaissances de la langue française (p. 8), cette langue de Molière qui, sur les bords du Saint-Laurent, est privée de « son vernis dont on la recouvre

ailleurs et qui la rend parfois cassante » (*ibid.*). Il est toutefois déçu de constater qu'à Montréal il doit « insister pour qu'on lui parle français, même au bureau, où certains de ses collègues se complaisaient à dérouler devant lui le tapis rouge de leur bilinguisme » (*ibid.*). Héritier du flegme anglais avec son imperméable, son parapluie et son chapeau, ce qui n'est pas sans rappeler le célèbre Sherlock Holmes, il a beaucoup de flair, lequel « est à l'enquêteur ce que l'inspiration est à l'auteur » (p. 12), se plaît-il à répéter. Professionnel dans l'âme, il a déjà des convictions, en dépit de son jeune âge. Pour lui, « un enquêteur est d'abord un auteur, un artiste ! Il doit commencer par pressentir une histoire, puis se la raconter – sauf qu'il doit imaginer la bonne » (*ibid.*). Si Dupré-Dumont lui adresse sa confession, c'est qu'il lui voue une grande estime et qu'il espère l'aider « au passage, à progresser sur le chemin infini de la maîtrise du français » (p. 15).

Candice Grosleau. Jeune femme d'une étonnante beauté, qui n'hésite pas à se servir de ses attraits pour plaire. Selon son amant, « [a]ucun doute possible : quand Dieu avait apporté la dernière touche à la version Candice Grosleau, il s'était exclamé : "Cette fois, on y est" » (p. 48). Elle est représentante des produits pharmaceutiques pour la compagnie où travaille Dupré-Dumont. Elle se laisse si rapidement séduire que ce dernier la considère comme « le genre de femme qu'on imagine au bras d'un avocat fortuné, d'un sportif musclé, d'un rockeur paumé, mais certainement pas à celui d'un escogriffe dans mon genre » (p. 60), avoue-t-il. « [B]oulimique du sexe plutôt que gourmet » (p. 70), pas très intelligente (p. 71), mais dotée « d'une sagesse certaine dans la gestion de son personnage public » (*ibid.*), « discrète et appliquée » (*ibid.*), elle a tout pour attirer un homme, voire « faire bander un scaphandrier » (p. 51). Point étonnant qu'elle ait « métamorphosé [son amant] en bête de fornication » (p. 69).

Pierre dit Pit Pichette. Urologue qui a choisi la spécialité « parce qu'il y avait de la demande, "et certainement pas par amour des pissottes" plaisantait-il » (p. 101) et golfeur médiocre, il a tous les défauts aux yeux de son rival : « Il était gros, grossier, commun, trivial, égocentriste, infatué, ignare, emporté et il avait mauvaise opinion sur tout » (*ibid.*). C'est encore un goujat, un goinfre, un gros

pansu, doté d'une « cascade de bourrelets, sans doute poilus, écrasant, meurtrissant, offensant les chairs délicates de ma pauvre Candice », avoue encore l'ex-amant (p. 105). Marié, il trompe allègrement sa femme et connaît une aventure avec Candice.

Charlotte Chalifoux-Chouinard. Amie d'enfance et d'études de Dupré-Dumont, elle l'a suivi jusqu'au doctorat en physique à la New York University et a entretenu avec lui une relation amoureuse avant son départ pour la Suisse, où elle a accepté un poste dans un important laboratoire, le CERN. Comme Candice, elle est portée vers le sexe, jouissant d'une libido insatiable, selon son amant (p. 33), qu'elle transforme en « joyeux complice porcin » (*ibid.*). Surnommée « Charlotte » en raison d'un zéaiement, elle « cachait une joyeuse cochonne » et les érections de son amant trouvaient, non pas « chaussure à leur pied, par respect, mais certainement un débouché à la hauteur de leurs aspirations » (p. 33).

LES THÈMES

Le politique. Sylvain Meunier, par la voix de son héros, dénonce le comportement et le sans-gêne de certains hommes politiques, dont des membres de la députation du Parti libéral fédéral qui ont été mêlés au scandale des commandites et à celui de l'Auberge de Grand-Mère, qui ont tous deux alimenté les médias pendant quelques années. Jean Chrétien est souvent évoqué : les balles sont marquées de son nom en rouge et le club de golf porte le prénom de son épouse. Pichette est un libéral notoire qui veut réhabiliter la réputation de son premier ministre, qu'il considère comme le plus grand de toute l'histoire canadienne (p. 98). Il approuve sa conduite car, pour lui, « [t]ous les moyens sont bons pour combattre les séparatistes, qui, eux, ne reculent devant rien pour détruire l'œuvre des pères de la Confédération » (p. 97-98). Il est encore d'avis que les sommes versées dans les scandales, à peine quelques millions, sont « [d]es *peanuts* comparées aux fortunes dépensées pour entretenir toutes les associations socialistes, toujours prêtes à mordre sans vergogne la main qui les nourrit » (p. 99).

L'environnement. C'est le cheval de bataille de Dupré-Dumont. Aussi met-il au défi quiconque de trouver sport plus égoïste que le golf (p. 39).

Le nationalisme. Dupré-Dumont est nationaliste, sans être un partisan pur et dur de l'indépendance du Québec, ce qui ne veut pas dire toutefois qu'il n'a pas de conviction. Pour lui, « le « plus meilleur » pays du monde » a toujours été le sien, c'est-à-dire le Québec. Sa culture et les valeurs qu'il défend sont différentes de celles de ses « concitoyens forcés du *Rest of Canada* » (p. 18). Aussi se fait-il un devoir de défendre la langue française en ridiculisant au passage quelques raisons sociales, dont la chaîne bien connue « Pneu canadien » (p. 18), « qui a eu, selon lui, le bon goût relatif de ne pas traduire sa raison sociale » (*ibid.*). Il encourage Drummond dans son apprentissage de la langue française. Par l'entremise de son héros, Meunier laisse deviner son amour pour les lettres en évoquant non seulement Conan Doyle et son héros bien connu, mais aussi Marcel Proust, « le grand romancier français obsédé par l'exhumation de ses souvenirs d'enfance » (p. 43). Lors d'une visite chez « Pneu canadien », il ironise en faisant même « un petit marcel de [lui]-même », qui flirte « avec [s]es délectations enfantines » (p. 46), sans oublier le passage où il rappelle l'épisode de la tasse de thé avec une madeleine (p. 43), faisant du même coup « une analogie avec l'intuition du chercheur » (p. 44) qu'il est.

LA PORTÉE

Dans *L'homme qui détestait le golf*, Meunier a voulu dire sa « détestation du golf » (p. 30), haine qu'il partage avec son héros². Mais il dépasse nettement cette intention avouée pour livrer sa vision de la société québécoise menacée dans ses institutions mêmes par des hommes politiques qui abusent de leur autorité et du pouvoir qui leur est conféré, ainsi que le prouvent les scandales qu'il dénonce. Professeur retraité, il a voulu aussi défendre l'importance de la langue française et les valeurs qu'elle véhicule. □

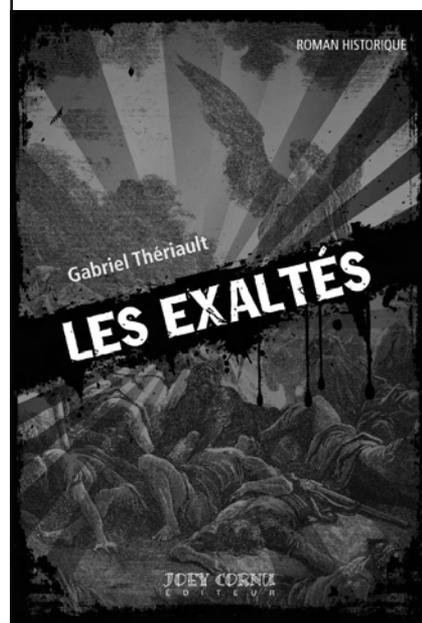
* Professeur de littérature québécoise, Université Laval

Notes

- 1 Montréal, La courte échelle, 2009, 158[1] p. [1^{re} édition : 2007, 141[1] p.].
- 2 Manon Guilbert, « Le polar par la bande », *Le Journal de Montréal*, 5 juillet 2008, p. 89. Il avoue : « La part autobiographique du roman est celle de l'homme qui déteste le golf. Je n'ai jamais compris cette passion qui anime les joueurs. C'est un jeu simplet et fastidieux. On prépare ces terrains avec des polluants. C'est une nature faussée. Je n'allais [pas] faire un roman là-dessus. J'ai plutôt choisi d'en faire un roman ».

« PAS DE ROMAN FLEUR BLEUE POUR MOI, MERCI. »

Jonathan, 14 ans



Été 1080 en Auvergne. Garnier de Rochefort dérobo les reliques du prieuré de Levandieu dans un bain de sang. Ce geste, posé au nom de son droit féodal, vient d'attirer sur son lignage les foudres du seigneur d'Âpremont. « *Un récit dur, sans amour ni humour, mais qui tient en haleine.* » (Michel-Ernest Clément, Lurelu – automne 2009)

Les exaltés, roman historique par Gabriel Thériault • 308 pages • 13 ans et plus

En vente dans toutes les bonnes librairies et sur www.joeycornu.com